

ELLA MAILLART

ENVOYÉE SPÉCIALE EN
MANDCHOURIE



EDITIONS
ZOE

Extrait de la publication

ENVOYÉE SPÉCIALE
EN MANDCHOURIE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Zoé

« *Cette Réalité que j'ai pourchassée* » (2003)

Ella Maillart, Nicolas Bouvier,
Témoins d'un monde disparu (2002)

Aux Éditions Payot & Rivages

Parmi la jeunesse russe : De Moscou au Caucase (1932)

Des Monts célestes aux sables rouges (1934)

Oasis interdites – De Pékin au Cachemire (1937)

Gypsy Afloat – La Vagabonde des mers (1942)

Croisières et caravanes (1951)

Ti-Puss ou l'Inde avec ma chatte (1951)

La Voie cruelle (1952)

Actes Sud

Ella Maillart au Népal (recueil de photographies, 1999)

Ella Maillart sur les routes de l'Orient

(recueil de photographies, 2003)

Bribes de sagesse (2007)

Association Les amis d'Ella Maillart

Chandolin d'Anniviers (textes et photographies, 2007)

ELLA MAILLART

ENVOYÉE SPÉCIALE
EN MANDCHOURIE

EN ASIE OÙ GUETTENT
LES MAÎTRES DE DEMAIN

Préface de Gilbert Etienne

EDITIONS
ZOE

Remerciements

Au fonds de soutien à l'édition
de la République et canton de Genève
pour son aide à la publication de ce livre,

à la Ville de Genève, Département des Affaires culturelles,
pour la bourse d'édition 2009-2010,

à la Bibliothèque de Genève, où
se trouve le Fonds Ella Maillart,

à M^{me} Françoise Pittard, Genève,

à M. Daniel Girardin et à M^{me} Pascale Pahud,
Musée de l'Élysée.

*Photographies choisies par Anneliese Hollmann
Toutes les photographies sont d'Ella Maillart
© Fonds photographique Ella Maillart,
Musée de l'Élysée, Lausanne*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2009
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Evelyne Decroux
Photo: Ella Maillart, *Nobles khalkas sous la yourte
au Barga chinois, 1934*
© Musée de l'Élysée
ISBN 978-2-88182-651-1

Préface

*Regards sur le Mandchoukouo*¹

Il faut féliciter les Éditions Zoé de publier sous forme de livre les reportages d'Ella Maillart sur l'Empire du Mandchoukouo. Ces textes nous rappellent l'histoire de la colonisation japonaise, oubliée malgré son importance, et dont on perçoit l'impact encore aujourd'hui.

En 1868 s'ouvre l'ère Meiji (l'empire éclairé), nom du règne de l'empereur Mutsuhito – qui prendra cette appellation après la mort de ce dernier. C'est l'entrée du Japon sur la scène internationale, conséquence de puissantes vagues de modernisation : formation d'élites de tous genres, réforme de l'État, essor de l'économie, routes, chemins de fer, sans oublier l'armée et la marine de guerre.

La première guerre sino-japonaise a lieu en 1894-1895. L'Empire du Milieu doit céder Taïwan.

¹ Nous avons utilisé le terme de Mandchourie pour le titre de ce livre, mais de 1932 à 1945, cette région de la Chine se nommait le Mandchoukouo. (NdE)

Puis la guerre russo-japonaise sévit sur mer et sur terre en 1904-1905. À la surprise générale, le petit David japonais écrase le Goliath russe. Toute l'Asie allume des lampions. Le jeune Nehru jubile au fond de l'Inde. Pour la première fois, les blancs sont battus par des hommes «de couleur».

En 1910, c'est l'annexion de la Corée.

Le Japon suit la voie impérialiste des Occidentaux, d'autant plus que sa population, à l'étroit sur un archipel qui manque de ressources naturelles, recherche un «espace vital» comme le feront plus tard les Nazis.

Au début du xx^e siècle déjà, les Japonais investissent en Mandchourie, c'est-à-dire dans les provinces au nord-est de la Chine, même si cette dénomination est un peu erronée, puisque les Mandchous sont devenus une très petite minorité noyée par l'immigration chinoise. En 1932, à la suite d'«incidents», les Japonais créent l'empire du Mandchoukouo sous leur protectorat, avec à sa tête Pu Yi, le dernier empereur de Chine. Enfant, il avait été chassé par la Révolution de 1911-1912. C'était le dernier représentant de la dynastie d'origine mandchoue ayant régné sur la Chine depuis 1644.

Les Japonais ont mis en coupe réglée leurs colonies, de manière aussi poussée que méthodique: essor de l'agriculture, industrialisation, infrastructures. À Taïwan et en Corée, la croissance est de 3% par an de 1910 à 1940, soit un score très supérieur à celui des Indes britanniques ou de l'Indochine fran-

çaise. Les exportations et les importations en rapport avec la métropole représentent les deux tiers de la production. Pour arriver à ce but, les Japonais avaient besoin de cadres subalternes et moyens. Ainsi à Taïwan, 75 % des enfants sont scolarisés en 1940, taux sans commune mesure dans les autres empires. La Corée du Sud et Taïwan bénéficient alors de forces de travail relativement éduquées qui faciliteront leur expansion après le départ des Japonais à la fin de la guerre.

Ella Maillart évoque ici les débuts de la colonisation japonaise qui va conduire à une vigoureuse mise en valeur du territoire. Il suffit de regarder la carte ferroviaire de la Chine en 1950 : on observe un réseau dense et bien articulé en Mandchourie alors que la plus grande partie du territoire est très mal couverte, conséquence des guerres civiles entre communistes et nationalistes (1927-1949) et de l'invasion japonaise et d'autres régions de la Chine de 1937 à 1945. Le Japon exploite les mines de charbon et de fer, base d'une grosse industrie lourde. Créées en 1916 par des Japonais, les aciéries d'Anshan s'agrandissent. À Shenyang, une immense usine de machines lourdes accompagne nombre d'autres fabriques, de biens d'équipements et de consommation.

La Mandchourie est ainsi devenue « la Ruhr » de la Chine, la zone la plus industrialisée du pays qui va jouer un rôle essentiel dans les premières étapes

du nouveau régime. Avec l'aide très importante des Soviétiques, les nouveaux centres industriels se multiplient. Beaucoup de cadres chinois, hérités des Japonais à Anshan et ailleurs, y sont transférés. La Mandchourie, profitant de sa base de départ, accueille de nouvelles industries dans l'automobile, le matériel ferroviaire, les équipements électriques.

Avec la révolution de Deng Xiaoping, depuis la fin de 1978, la libéralisation de l'économie et l'ouverture, la Mandchourie traverse un passage à vide. Trop de grandes entreprises étatiques tournent mal. Certaines sont fermées et leurs ouvriers mis à la rue, d'autres sont regroupées. Après la Ruhr, on parle du *Rust Belt* (la ceinture rouillée).

Depuis quelques années un nouveau changement de cap se dessine. Des cités modernes apparaissent, avec des usines mieux gérées. Jusqu'alors peu intéressés, les investisseurs privés étrangers arrivent, avec en tête les Japonais qui renouent, en termes différents, avec le passé !

Ella Maillart décrit, avec sa finesse habituelle, les colonisateurs et leurs multiples activités. Tomen, près de la frontière de la Corée, passe de six maisons en 1932 à une ville de 30 000 habitants en 1935, et un Japonais de dire en mauvais anglais : « domination blanche... finie ». D'autres anciennes bourgades se transforment en cités structurées par de larges avenues.

Tout un monde local prend vie : les Russes

Blancs venus après la Révolution (et aujourd'hui presque tous disparus) se pressent à Harbin avec ses églises aux bulbes dorés, les trafics douteux s'épanouissent (comme l'héroïne, déjà!) et un fort brigandage sévit qui baissera par la suite. On voit aussi la vieille Chine qui coexiste avec ses nouveaux maîtres à l'esprit policier et tatillon, la vie de la rue, le bazar, le rituel funéraire si important, les autres traditions... Autant de comportements aujourd'hui disparus, à quelques exceptions près.

Les considérations d'ordre politique ne manquent pas. Elle montre que les Japonais risquent fort de ne pas s'en tenir là, ce qui se confirme en 1937 avec leur invasion de la Chine proprement dite. En 1934, les observateurs étrangers sur place évoquent une éventuelle guerre entre le Japon et l'U.R.S.S. Un conflit armé, bref et limité, éclatera en 1938-1939, mais conformément aux accords de Yalta entre Staline, Roosevelt et Churchill (mars 1945), c'est en août 1945 que l'Union soviétique déclare la guerre au Japon et envahit la Mandchourie, tout en soutenant les communistes chinois dans leur conquête du pouvoir.

Une belle ouverture sur un monde ancien que l'on aurait tort d'oublier.

Gilbert Etienne*

* Professeur honoraire, Institut des Hautes Études Internationales et du Développement, Genève.

Introduction¹

En 1932, venant de Moscou et ayant gravi à pied un col de 5000 mètres d'altitude, j'avais réussi à gagner la frontière orientale du Turkestan russe. Là, du haut des Monts Célestes, j'apercevais enfin à l'Est, dans une plaine lointaine, le poudroissement jaune du désert de Takla Makane... C'était la Chine, le pays fabuleux dont je rêvais depuis mon enfance. Là serpentaient encore, vieilles comme le monde, les pistes de caravanes suivies jadis par Marco Polo jusqu'à Pékin. Mais il m'avait été impossible d'obtenir le visa nécessaire pour entrer dans la province quasi indépendante du Turkestan chinois, isolée du reste du monde par ses troubles politiques de même que la Mongolie Extérieure. Si j'avais continué, j'étais emprisonnée au premier village chinois. Je fis tristement volte-face, tournant le dos à l'inconnu démesuré qui m'appelait.

1 Ce texte figurait comme avant-propos à l'édition d'*Oasis interdites*, Grasset, 1937 (première édition) et dans l'édition *Le Livre du Mois*, 1971.

Pourtant la persévérance, même celle des seuls désirs, a des vertus magiques. Deux ans plus tard, à la suite de circonstances inattendues, je tentais la chance auprès du rédacteur en chef d'un grand quotidien parisien, et mon interlocuteur voulut bien admettre que ses lecteurs attendaient avec impatience que je leur dise la vérité sur le Mandchoukouo : mon départ était décidé.

Le séjour que je fis ainsi au Mandchoukouo me servit d'introduction à la vie chinoise. En octobre, je débarquai à Dairen, grand port où pour la première fois je vis des Japonaises en kimono, dont les socques de bois claquaient sur le sol en béton de la gare maritime.

Je parlais le russe qui est répandu dans tout le nord du pays, et pénétrai dans les milieux les plus divers. Pendant près de trois mois, toute à ma curiosité, je parcourus ce nouvel État, le septième du monde par sa superficie, qui est égale à celle de la France et de l'Allemagne réunies, et où vivent 30 millions de Chinois.

J'allai le plus loin possible des palaces feutrés et des express « profilés ». J'explorai des voies ferrées en construction dont l'une parcourt près de la frontière soviétique une région infestée de bandits. En Corée, au bord du Pacifique, je vis des Japonais créer de toutes pièces l'immense port de Rachine, sur la ligne la plus rapide et la plus sûre du Japon à Hsinking, capitale du Mandchoukouo.

Tout au nord de Harbin, j'allai dans des



À Mukden, un porche décoré de briques vernissées de couleur.

villages perdus où les Russes émigrés vivent comme des bêtes. Là, de petits Japonais, pionniers infatigables du Far West nippon, construisent des villes-champignons et prospectent les plaines démesurées, essayant d'oublier qu'ils sont des insulaires sur un continent dont la grandeur les grise. Partout je trouvai ces obstinés travailleurs, totalement dévoués à leur patrie. Établis au cœur du pays malgré l'hiver sibérien avec leurs femmes, leurs bureaux, leur nourriture, leurs camions, leurs sandales et leurs kimonos, c'est eux qui commandent en fait sur les chantiers de construction, dans les exploitations, dans l'administration. Je campai dans des auberges chinoises perdues au fond de l'éternelle plaine mandchourienne, je mangeai dans les gargotes indigènes, je dormis sur le *k'ang* de terre battue, ou sous la tente de feutre à la saison où les chiens de garde ne sont qu'une boule de givre cristallisé autour de leur chaud sommeil. C'était dans le Barga où des Mongols, soi-disant autonomes, ont la faveur des Japonais qui cherchent à combattre par eux l'influence toute proche de la Mongolie Soviétique.

À Tsitsihar, par 30° de froid, tout en jouant au ballon avec les Pères de la mission suisse, je questionnai et je compris tout le fléau qu'est le banditisme. Ailleurs, chez des Pères canadiens aux barbes blondes, réunis autour de la table ronde d'un souper végétarien, j'appris à connaître la misère des indigènes. Plus tard, vivant chez un maître de poste chinois logé avec sa famille et sa

jeune concubine dans une seule pièce, sa conversation me fit réaliser toute l'impossibilité d'une entente avec les Japonais – incompatibilité d'humeur dont dépend l'avenir de l'Extrême-Orient.

Une fois de plus, je vis l'armée toute-puissante... aussi bien sur les civils de sa propre nation, qui avaient souvent des idées différentes des siennes, que sur les indigènes pleins de haine pour un maître brutal.

Mais surtout je saisis à chaque pas la haine que nous ont vouée les Japonais. Ils nous détestent tous, nous les blancs... que nous soyons Russes émigrés ou Russes Rouges, Américains ou Européens, missionnaires catholiques ou protestants, et ne manquent aucune occasion de nous malmener rudement. Cette haine de race est un fait primordial, un antagonisme plus fort que tous les autres, et l'on verrait peut-être, si la guerre éclatait, bolchevistes et émigrés russes du même côté de la barricade. Il est juste de dire que je ne compris toute la férocité de cette haine qu'après avoir été rouée de coups de pied et de coups de poing, sans raison apparente, par des soldats japonais dont je voulais traverser le wagon pour gagner le wagon-restaurant de l'express Vladivostok-Harbin.

Quand je quittai la Mandchourie, je me dirigeai vers le sud et Pékin. Je traversai en une semaine la province montagneuse et peu connue du Jehol, dernière annexion officielle du Japon. Jour après jour l'étrange personnalité des Chinois, doublée

d'un sens de l'humour qui manque aux Japonais, faisait naître en moi curiosité et sympathie, et augmentait mon désir de connaître leur part aux mouvements de cette Asie qui nous rejette. C'est dans cet état d'esprit que j'arrivai en camion, de nuit, devant la monumentale Porte du Nord à Pékin.

Le cœur battant, je me demandais alors par quelle porte je quitterai cette capitale, en route vers quelle destinée? Pour regagner l'Europe, ne me serait-il pas possible de traverser l'Asie, au-devant de ma trace interrompue trois ans auparavant? Et me trouvant à l'est des Monts Célestes, dans un pays encore non modernisé, pourrais-je enfin comprendre si les indigènes y sont plus heureux que leurs frères du Turkestan soviétique parmi lesquels je fus?

Envoyée spéciale en Mandchourie

«**L**es filles sont de lamentables et hagardes épaves, en pull-overs déformés, qui dansent entre elles sur le sol de briques. Les consommateurs, s'ils racontaient à Paris l'histoire de leur vie, feraient pâlir d'envie le plus extravagant des scénaristes de films d'aventures. Mais ici les faits sont dépouillés et simples, comme seule la réalité sait les façonner.»

C'est en 1934 qu'Ella Maillart (1903-1997) voyage en Mandchourie avec sa plume et son Leica. Elle est l'envoyée spéciale du *Petit Parisien* au Mandchoukouo, empire récemment créé par les Japonais. Son regard de «blanche» observe ici avec humour, là avec perspicacité, les haines de races, la modernisation galopante d'une région, les enjeux de pouvoir entre Japonais, Chinois, Mandchous et Russes. Toujours avec elle priment les faits, «dépouillés et simples».

Ce voyage, où Peter Fleming la rejoint, est le prélude à leur long périple raconté dans *Oasis interdites*.

PHOTOS D'ELLA MAILLART
PRÉFACE DE GILBERT ETIENNE